From the Library of
Frank Simpson

2 vols

PARIS-SALON

1893

Paris. — Imprimerie E. Bernard et Cie, 23, rue des Grands-Augustins.

8e volume de la 2e série

LOUIS ENAULT

446
14

PARIS-SALON
1893

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

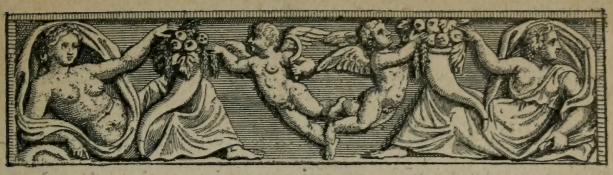
DE

E. BERNARD & Cie

Volume contenant 40 phototypies

PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53 ter, *Quai des Grands-Augustins*, 53 ter
1893

THE GETTY CENTER



PRÉFACE

La scission si regrettable de notre grande École française en deux factions rivales, ou, pour mieux dire, ennemies, est aujourd'hui un de ces faits fatalement accomplis et sur lesquels il est à peu près impossible de revenir.

Des esprits généreux, vraiment indépendants, dont la personnalité, trop haute pour être accessible aux suggestions d'un misérable amour-propre, et en même temps trop indépendante pour obéir aux inspirations de l'intérêt personnel, ont vainement tenté le rapprochement et la réconciliation.

Tous leurs efforts ont échoué contre d'implacables résolutions.

Cette grande faute est maintenant accomplie, et c'est le cas de répéter avec un Ancien, la formule suprême : "*Alea jacta est*".

Il y a là, au point de vue matériel, un fait incontestablement regrettable, et qui a porté aux intérêts de la grande Société un coup dont elle ne se relèvera point. Les vaches maigres ont mangé les vaches grasses, et Israël attend en vain la mâne qui ne tombe plus du ciel. Quand nous n'avions qu'une exposition unique, on réalisait chaque année d'importants bénéfices, qui allaient grossir le fond social, de façon à ce que, dans l'avenir, le peintre ou le sculpteur, arrivé à l'âge où le travail devient difficile, fût assuré d'une pension qui l'aidât à vivre.

C'était le petit morceau de Mouche et de Vermiceau que la Fourmi économe et prudente aime à mettre de côté pour ses vieux jours.

Tout cela, c'était le Pot-au-lait de Pierrette. Il est brisé. Adieu vache et mouton. Là où une société réalisait des bénéfices, les deux sociétés ne font même pas leurs frais. Le temps des économies est passé; celui de la dette est venu. Le baron Taylor cet ami dévoué des artistes, doit en frémir dans sa tombe.

Mais le mal est fait, et si j'en juge d'après les symptômes que j'étudie depuis quelques années, il est irréparable.

Mais s'il porte une grave atteinte aux intérêts matériels de notre école, je ne pense pas que l'on en puisse dire autant de ses intérêts artistiques, — qui, à nos yeux, ne sont pas moins respectables. Au contraire !

Le public est aujourd'hui accoutumé à ses deux SALONS et on serait mal venu à lui en retirer un.

Un seul ne suffirait plus à l'abondance des manifestations artistiques de notre époque, qui voit sortir des ateliers de nos peintres plus de dix mille tableaux par an. Les Galeries d'un seul salon auraient vraiment trop peu de place à donner à tant d'œuvres.

Il faut bien reconnaître, d'ailleurs, que la diversité des tendances qui se manifestent dans chacun de ces deux SALONS suffirait à justifier l'existence séparée de chacun d'eux, puisqu'ils correspondent à deux courants bien opposés, et qui ont des droits égaux à se manifester devant le public. En somme, il est le souverain maître, le public, et c'est à lui de choisir.

Quant à nous, fidèles à la règle de conduite que nous nous sommes tracée depuis l'*origine* de ces intestines et tristes querelles, nous continuerons, tout en les déplorant,

à cueillir pour nos lecteurs la fleur du Champ de Mars comme celle des Champs-Élysées, heureux de leur offrir deux gerbes au lieu d'une.

Ne sommes-nous pas certains, ici et là, de rencontrer de belles œuvres?

LOUIS ÉNAULT

1er mai 1893

TABLE DES MATIERES

ABBEMA (Mlle LOUISE)	Dans les Fleurs..	23
ACHILLE FOULD (Mlle)	Portrait de Rosa Bonheur..	17
ADAN (ÉMILE) . . .	A travers Champs. . . .	57
BAIL	Besogne faite	65
BARRILLOT	L'Appel..	15
BASCHET	Sarcey et sa famille . . .	71
BEYLE.	Le Rétameur	67
BONNAT (LÉON). . .	Portrait de sa mère . . .	39
BOUCHOR	Printemps en fleurs . . .	41
BOUGUEREAU.	Offrande à l'Amour.. . .	7
BRETON (JULES). . .	La Dinde de Noël . . .	47
BULAND	Flagrant délit.	69
BUSSIÈRE (GASTON). .	La mort de Roland.. . .	21
CAIN (GEORGES). . .	Napoléon après l'Abdication .	3
CAIN (HENRI). . . .	Au Piano.	33
CHARTRAN.	Portrait de M. Lozé.. . .	25
CONSUELO FOULD (Mlle)	Portrait de Mme Jean Rameau	5
CORMON.	Portrait du père Didon.. .	9
CORMON	Les grenadiers de la Garde.	79
CRÉS	La Médaille militaire. . .	51
DEBAT-PONSAN . . .	Avril	45
DELACROIX	La Lutte pour la vie . . .	73
DEMONT-BRETON (Mme)	La Forge	55
DEMONT (ADRIEN) . .	Don Quichotte	49
GUILLEMET	Carrières à Charenton . .	37

Hart	Un Printemps.	35
Hermann (Léon). . .	Dans les Bruyères.. . . .	13
Johannés Son . . .	Les bords de l'Ain	63
Laurens (Jean-Paul).	Saint Jean Chrysostôme. .	27
Miss Gardner . . .	Le Jugement de Pâris . . .	11
Moreau de Tours . .	Au Cabaret	61
Pille (Henri) . . .	Les gens de Bâle fêtant leur centenaire . . .	59
Raivot.	Quelle main qu' tu choisis .	43
Rochegrosse	Pillage d'une ville par les Huns	77
Roybet	Propos-Galants	53
Rieder.	Préparatifs de Noel.. . .	29
Sallé.	Alerte..	19
Thirion (Eugène). .	La République	1
Weiss.	Le Madrigal	75
Wertheimer. . . .	La mort de Brutus.	31

Eugène Thirion

La République

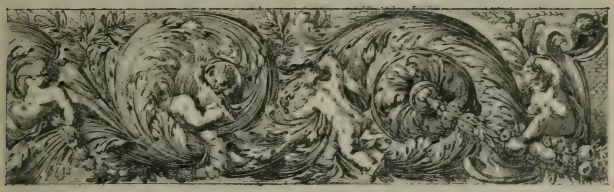
EUGÈNE THIRION, peintre sage et pondéré, classique dans la belle et noble acception du mot, et dont toutes les œuvres sont empreintes d'une distinction qui se fait trop rare aujourd'hui, n'est pas absolument satisfait des effigies plus ou moins officielles symbolisant la forme de gouvernement que la France s'est donnée, — à une voix de majorité.

Il s'est dit — non point peut être sans quelque apparence de raison, — que l'aimable MARIANNE méritait mieux que les portraits plus ou moins ressemblants que nous ont donnés d'elle ses peintres et ses sculpteurs attitrés

et autorisés, et, à son tour, il nous offre une *République* qui a vraiment quelque chance de devenir celle des honnêtes gens.

D'abord c'est un joli morceau de peinture. Elle est grande, forte, bien découplée, sans aucune des trivialités, — tantôt violentes et tantôt grossières, qui déshonorent quelques-unes de ses aînées. Vue de face, elle vient à nous lentement, dans une solennité majestueuse, tenant d'une main un rameau d'olivier pacifique, appuyant l'autre sur l'épaule d'un jeune démocrate, convaincu mais honnête — elle est noblement drapée, à la façon des Muses antiques. Deux petites ailes palpitent de chaque côté de son bonnet phrygien. — Vole ! vole ! — déjà prêtes pour l'envolée, le jour où elle voudra le jeter par dessus les moulins... rouges ! Je ris... mais je n'en reconnais pas moins que beaucoup d'électeurs pourraient s'accommoder de cette république là... Pour mon compte, je ne souhaite qu'une chose, c'est de n'en jamais connaître d'autre !

Consuelo Fould



Georges Caïn

Napoléon après l'Abdication

MALGRÉ les pages âpres et amères, vengeresses peut-être, mais cruelles à coup sûr, de Taine et de Lanfray, Napoléon est toujours resté, dans la mémoire des générations qui se sont succédées depuis sa chute, l'homme de bronze, l'homme du destin, l'homme fatal — mais, en somme, le plus grand génie des temps modernes, la personnalité la plus éclatante peut-être de l'histoire, celui dont le nom appelle la haine des uns, l'amour des autres, éveille l'admiration chez ceux-ci, la terreur chez ceux-là,

mais après trois quarts de siècle de sommeil dans sa tombe silencieuse, ne permet encore l'indifférence à personne.

C'est ce que M. Georges Cain a bien compris quand il a conçu l'idée de cette belle composition, très remarquablement peinte, et d'un impeccable dessin qu'il intitule: *Napoléon après l'abdication.*

Le Monarque détrôné, sombre et recueilli en lui-même, comme au retour de la campagne de Russie, comme au soir de Waterloo, descend lentement les marches basses qui, du palais de Fontainebleau, descend dans la cour de marbre, où devait avoir lieu la scène des adieux suprêmes.

La scène est émouvante, le géant des batailles, — qui n'avait, en réalité, que cinq pieds deux pouces, — marche en avant de son état-major, pensif et comme accablé sous le poids de l'irrémédiable défaite. L'artiste a bien rendue cette grande poésie des choses, et, de son œuvre, il se dégage une émotion profonde et poignante.

Mlle Consuelo Fould

Portrait de Mme Jean Rameau

MADEMOISELLE CONSUELO FOULD, qui n'est pas précisément obligée de travailler pour vivre, et qui paierait sa modiste quand même il n'y aurait plus au monde un seul marchand de tableaux, s'arrache courageusement aux délices de la vie mondaine, pour laquelle elle est faite, et s'enferme dans l'atelier, en face de la tâche qu'elle même s'impose avec bonheur.

Elle en est souvent récompensée par des succès très flatteurs pour son amour propre de jeune artiste.

Sa *Marchande de fleurs*, à Londres, exposée l'an dernier, n'a pas été reproduite seulement par les journaux parisiens, dans les colonnes desquelles son joli tableau faisait si bonne figure; mais je l'ai retrouvée, et non certes sans plaisir, dans tous les graphics, dans toutes les reviews et tous les magazines des Trois-Royaumes — où l'on goûte fort le talent de la jeune Française.

Aujourd'hui Mlle CONSUELO FOULD nous donne le très attrayant portrait d'une jeune méridionale à la fois savoureuse et piquante, œil tout plein de lumière souriante, bouche mignonne, moitié fleur et moitié fruit, front finement modelé, couronné d'une chevelure andalouse, plantée dru et mouvementée. C'est *Jean Rameau*, le jeune poète déjà célèbre, verveux et talentueux, comme dirait un décadent, qui a eu la bonne fortune de donner son nom à cette jolie personne aux grâces avenantes, dont Mlle CONSUELO a fait un portrait digne de la femme et du mari — digne aussi de son très sympathique talent, et déjà classé parmi les œuvres les mieux réussies.

Bouguereau

Offrande à l'Amour

Je ne sais si William Bouguereau est, comme on le dit, le plus laborieux de nos peintres, mais j'affirmerais, sans crainte d'être démenti par personne, qu'il en est le plus fécond.

Doué d'une facilité vraiment merveilleuse, il l'a projetée dans toutes les directions. C'est Alexandre Dumas (père, bien entendu!) ou, pour mieux dire encore c'est l'Ovide

de la peinture. Tout ce qu'il touche devient tableau, comme chez le grand versificateur latin, tout devenait poème, naturellement et sans effort :

« *Quid quid tentabam scribere, versus erat.* »

Très éclectique, par la nature même de son esprit chercheur, WILLIAM BOUGUEREAU a promené son pinceau à travers le monde, en homme qui voulait que rien ne lui restât étranger. L'histoire leur appartient comme la fantaisie ; il est tour à tour sacré et profane, et il lui serait indifférent — ne voyant que l'Art en toute chose, — d'illustrer l'Evangile ou l'Anthologie grecque. On rencontre dans son œuvre immense autant d'Anges que d'Amours, autant de Saintes Vierges que de Vénus.

Mais quoiqu'il peigne, il est toujours d'une irréprochable correction, et jamais le souci de la forme ne l'abandonne. Son dessin, toujours pur, garde l'éternel souci et l'éternel respect de la forme.

Nous pouvons offrir comme un excellent spécimen de cette manière distinguée l'ensemble des types charmants et si bien groupés qui figurent dans l'*Offrande à l'Amour*.

C'est du BOUGUEREAU grande marque. Nous l'avons pris derrière les fagots.

Cormon

Portrait du père Didon

Il y a quelques vingt ans, — peut-être même davantage, — je passais, un dimanche, devant l'égilse Saint-Thomas-d'Aquin.

J'entrai, un pur hasard, sans savoir pourquoi, car ce n'était pas l'heure des messes.

Un religieux, très jeune encore, venait de monter en chair. Son maintien très noble me frappa. Il était superbe

*

dans les draperies de sa robe blanche et de son manteau noir. Un rythme harmonieux réglait tous ses gestes. Sa voix sonore et vibrante emplissait l'église, et il disait fort bien de très belles choses.

Le lendemain, chroniquant quelque part, j'écrivais :

« Hier j'ai entendu un jeune dominicain, élève de Lacordaire et digne de son maître. On l'appelle le père Didon. On parlera de lui. Il m'a semblé, en le voyant, que j'assistais au lever d'une étoile. »

Quelques années s'écoulent, et, un matin, je reçois un recueil des conférences de l'orateur de Saint-Thomas-d'Aquin, avec ces simples mots :

« *Souvenir d'une Étoile.* »

Ni lui, ni moi, depuis lors, nous n'avons abusé des visites, mais, entre nous, ces simples mots furent comme un lien sacré. J'ai lu avec une émotion profonde et un vrai bonheur l'admirable introduction à la Vie de Jésus, publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, et je remercie M. Cormon de m'avoir si bien rendu cette grande figure, majestueuse comme un sénateur de la vieille Rome dans sa toge latine.

Ce portrait, c'est un tableau que vont se disputer toutes les galeries. Il enrichira celle de *Braun* comme la nôtre.

Miss Gardner

Le Jugement de Pâris

Miss Élisabeth Gardner, une élève de Bouguereau, et, à coup sûr, une des plus brillantes, est une jeune Américaine que je soupçonne fort d'avoir été élevée en Grèce, dans quelque famille athénienne. J'ai, en effet, souvent remarqué dans ses œuvres un sentiment très juste et très vrai du monde antique. Elle en aime et elle en recherche les souvenirs, et j'en retrouve souvent le reflet dans ses œuvres jeunes et bien venues.

Son *Jugement de Pâris*, fort remarqué au Salon, est un petit morceau très délicat. Miss Gardner n'a pas

voulu traduire avec ses pinceaux la jolie fable si bien racontée par les poètes de la période homérique. Nous ne sommes point sur le Mont Ida, et l'artiste n'a pas pris pour personnage, le brillant fils de Priam, et les trois immortelles descendues de l'Olympe pour se faire décerner par lui le premier prix de beauté. MISS GARDNER est plus moderne que cela. Son berger Pâris est un joli va-nu-pieds, avec une tête de jeune Amour, et Vénus, Minerve et Junon sont trois simples fillettes qui reviennent de l'école buissonnière — mais gracieuses, mignonnes et jolies, à qui Jupiter, dans quelques années, sera charmé de faire les honneurs de l'Olympe — comme nous leur faisons aujourd'hui ceux du *Paris-Salon*.

Hermann Léon

Dans les Bruyères

HERMANN-LÉON est, comme son père, un grand chanteur devant les dames, et, comme Nemrod, un grand chasseur devant l'Éternel.

Personne ne connaît mieux que lui les déduits de la grande et de la petite vènerie, et, soit qu'il s'agisse d'un laissez-courre avec une meute de limiers bien créancés, de l'attaque d'un solitaire au ferme, avec un vautrait de Poitevins ou de Normands, d'une battue dans les tirés de quelque parc de Seine-et-Marne, d'un *trial* de levriers ou d'une

quête au chien d'arrêt de la plaine de la Beauce, ou dans un marais de la Manche, jamais personne n'aura à relever un défaut chez lui, tant il est fidèle aux traditions des maîtres en cet art aristocratique, qui compte des princes et des rois parmi ses principaux adeptes.

Le tableau exposé aujourd'hui par M. HERMANN-LÉON est intitulé « *Dans les bruyères.* »

On ne voit pas le chasseur, mais il a mis au droit, car le perdreau, bien visé, est étendu sur le dos au bord du chemin, et la plume fouettée par le plomb voltige encore autour de lui. Deux *retrievers* accourent pour le saisir et le rapporter au maître : un épagneul blanc, tacheté de jaune, comme un braque de Saint-Germain, et un Gordon-setter, brun relevé de feu. — Peinture élégante et distinguée, pleine de vie et d'animation joyeuse, digne d'un musée de Saint-Hubert.

Barrillot

L'Appel

Dans la diversité nécessaire qu'un livre comme le *Paris-Salon*, véritable encyclopédie de l'Art moderne, doit offrir à ses lecteurs, nous nous efforçons de représenter tous les genres. Le paysage y figure à côté des toiles de genre ; les tableaux d'intérieur y luttent avec les études de plein air, et la peinture religieuse y coudoie les natures mortes, et les riants souvenirs de la Mythologie, sans que les Grâces et les Muses de l'Olympe aient jamais cessé de faire bon ménage avec les Anges et les

Archanges, les Chérubins et les Séraphins du ciel chrétien.

La République des Beaux-Arts est la seule dans laquelle on n'ait à redouter ni les grèves, ni les révolutions, ni le chômage.

Parmi les *Animaliers* (servons-nous du mot, puisqu'il est fait), dont quelques-uns, ont un remarquable talent, notre choix s'est porté, plus d'une fois déjà, sur les œuvres de M. Barillot, un des maîtres incontesté dans la spécialité à laquelle, depuis longtemps déjà, il a consacré ses pinceaux.

M. Barillot n'est pas un peintre peignant *de chic*, dans son atelier, des bœufs et des vaches, qu'il ne s'est pas donné la peine d'étudier.

Loin de là! Il vit une partie de l'année dans les champs, au milieu de ses modèles, et c'est à cette étude consciencieuse qu'il doit cet accent de vérité que nous retrouvons dans tous ses tableaux. Regardez plutôt cette vache à l'œil vague, appelant ses compagnes, égarée dans la vaste plaine. C'est la nature même!!!

Mlle Achille Fould

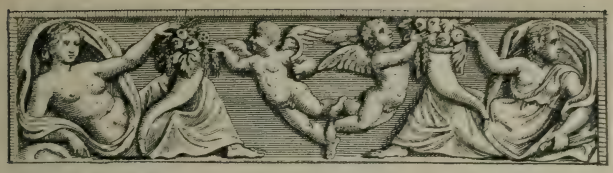
Portrait de Rosa Bonheur

Chaque fois que j'entends prononcer le nom de Rosa Bonheur, ou que je rencontre un de ses admirables tableaux dans quelque riche galerie d'amateur, je ne puis me défendre, malgré ma sincère admiration pour elle, d'une impression très triste, en pensant que cette artiste, vraiment grande — à coup sûr la première dans un genre qui a compté chez nous tant d'illustrations, s'est complètement retirée de nos expositions, où pourtant son apparition était fêtée comme celle d'une souveraine — et n'est-elle

pas une des reines de l'art contemporain ? — et que ses tableaux — de purs chefs-d'œuvre — quittent le vaste atelier de Thommery, pour aller gagner leurs destinations inconnues, presque toujours lointaines, sans que les amateurs parisiens, si capables pourtant de les apprécier, soient jamais admis à les voir — ne fût-ce qu'en passant.

Aussi devons-nous savoir gré, à Mademoiselle ACHILLE FOULD, de nous avoir montré l'illustre peintresse dans son atelier même. Le tableau sera examiné avec une curiosité extrême, et pourra devenir un évènement.

Assise, le pinceau à la main, devant une toile où figure une famille de lions, vêtue d'une longue blouse blanche, les cheveux de la même couleur, et coupés court, ROSA, ainsi vue de face, a une vague ressemblance avec cet autre génie que nous appelions non sans tendresse le *père Corot*. Mademoiselle ACHILLE FOULD a vraiment bien saisi son modèle, dans l'intime familiarité de cette vie glorieuse et féconde, où la grandeur incontestable se mélange si agréablement d'une attrayante bonhomie. Excellent morceau de peinture.



Sallé

Alerte

Je ne sais pas si, dans la vie, M. Sallé, que je n'ai pas l'honneur de connaître, fait très large la part du rêve; mais j'atteste que, dans ses œuvres, il serre la réalité de très près, et peint l'action violente avec une rare énergie. Son pinceau nous transporte au milieu d'une des scènes les plus terribles de notre vie moderne, dans laquelle l'Industrie enfante tant de merveilles, et accumule tant de dangers

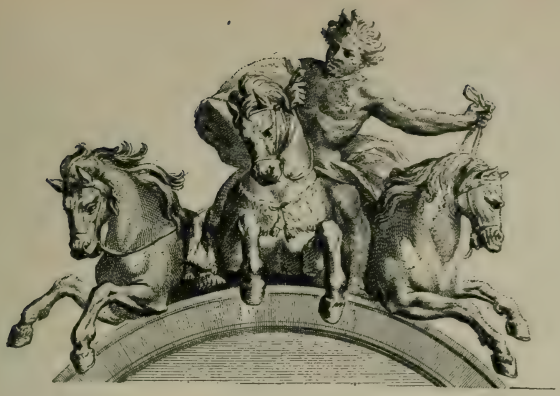
Alerte! (c'est le titre du tableau) *Alerte!* a crié tout à coup la voix de quelque sinistre avertisseur, et la panique circule tout au long du train, depuis la locomotive, filant

à toute vapeur, jusqu'au fourgon des bagages, qu'un mouvement de lacet menace à chaque instant de faire sortir de ses rails.

Dans cet affolement général, quand tous pâlissent devant la mort prochaine, et ne savent que se plaindre et gémir, un seul reste maître de lui, garde sa tête froide, et sa main forte par la domination de ses nerfs.

C'est le mécanicien, à qui l'imminence du danger n'enlève ni la sagacité de son jugement, ni le courage de lutter contre tous les agents de destruction déchaînés sur le convoi en marche, tout prêt de devenir un convoi funèbre .... et de plusieurs classes.

Au milieu de la fumée qui l'aveugle, et dans l'emportement de la machine prête à sauter, renversant la vapeur et maniant avec une intrépidité héroïque ses redoutables engins, il nous montre ce qu'un homme peut trouver de ressources dans la crise suprême où il joue sa vie. La scène pathétique et redoutable est rendue par M. Sallé avec un rare talent et une grande puissance.



Gaston Bussière

La mort de Roland

Monsieur Gaston Bussière est un peintre qui voit les choses en poète. Il a entrepris une grande et noble tâche, celle d'illustrer par ses pinceaux ces belles *Chansons de Geste*, qui furent la gloire littéraire et chevaleresque du cycle carlovingien.

L'an dernier, sous ce titre : la *Mort des Preux*, il nous montrait dans une composition très remarquée

Roland, le neveu de l'empereur Charlemagne, retrouvant sur le champ de bataille le corps percé de coups et criblé de blessures, de son compagnon d'armes Olivier le vaillant.

Aujourd'hui, dans le tableau que reproduit le *Paris-Salon* M. Gaston Bussière représente la *Mort de Roland* lui-même. Que l'on me permette de citer ces mots de la vieille chronique. Elles expliquent bien la peinture.

« Roland tend vers le ciel son gant qu'il tient de la main droite. L'ange Gabriel vient le prendre. La tête du paladin s'incline sur son bras. C'est la fin de tout. Mais Dieu lui envoie un de ses anges chérubins, et Saint-Michel du péril, et un autre ange, Gabriel, qui vient se joindre à eux, et l'âme de Roland est emportée au Paradis. »

Bien vivre est le plus sûr moyen de bien mourir. Roland nous apparaît ainsi comme un héros et comme un saint.

Voilà, certes un beau sujet pour un peintre. M. Gaston Bussière s'en est heureusement inspiré, et nous ne pouvons que le féliciter d'une œuvre bien venue, dont nous ne saurions trop admirer la grandeur, la noblesse et la poésie.

OUEST

Mlle Louise Abbema

Dans les Fleurs

A la voir passer, silhouette fine et mince, bien prise dans sa taille souple et cambrée, il y en a qui seraient tentés de prendre Mademoiselle Louise Abbema pour une faible femme.

Ceux-là se tromperaient. Car elle est, au contraire, une intrépide et une vaillante, et l'on peut dire que sa vie, courte encore, mais singulièrement laborieuse, est déjà remplie d'innombrables œuvres. Elle est montée toute jeune sur la brèche, son pinceau d'une main, sa palette

de l'autre, et, depuis, elle ne l'a jamais quittée, combattant toujours le bon combat.

Mademoiselle ABBEMA serait difficile à classer dans un genre plutôt que dans un autre, car il n'en est guère qu'elle n'ait résolument abordés. Je connais d'elle d'aimables portraits, de jolis tableaux de fantaisie, d'exquises peintures de fleurs, des panneaux d'un style décoratif excellent, et des aquarelles du procédé le plus souple et le plus fin.

Habituée fidèle de nos SALONS, où elle figure toujours avec honneur, cette exposition officielle ne lui suffit point, et, chaque printemps, elle remplit encore une des galeries aristocratiques de Georges Petit du surplus de la production féconde de son année.

Nous avons choisi, pour les lecteurs du *Paris-Salon* une des plus jolies productions de l'infatigable artiste « *Dans les fleurs* » une page fraîche et parfumée comme un matin de printemps, où nous retrouvons les plus charmantes qualités de la brillante artiste, que nous sommes heureux d'introduire aujourd'hui dans notre petite galerie intime.

Chartran

Portrait de M. Lozé

Le comte Chartran. — eh ! pourquoi ne pas lui donner le titre que la bienveillance éclairée du Souverain Pontife lui a fait décerner par la Chancellerie papale ? — le comte Chartran, disons-nous, a toutes les qualités requises pour faire un peintre d'histoire; c'est un esprit distingué, d'une belle culture intellectuelle, et mariant à un profond sentiment de l'art (au service duquel il a su mettre une main singulièrement habile), une érudition de bon aloi.

Mais, depuis quelques années, il se sent puissamment

attiré par l'étude de la physionomie humaine, reflet de nos âmes, et il s'est vite placé au premier rang des portraitistes sérieux de ce temps-ci.

La jolie tête de Marthe Brandès, avec son indéfinissable charme féminin, ouvre galamment la série. Le portrait de Léon XIII, attrayant par sa bonté, imposant par sa grandeur, met tout de suite l'artiste hors de page.

Le Portrait de M. Lozé ne peut qu'affermir CHARTRAN dans le rang qu'il a conquis. Il a rendu avec une grande fidélité de ressemblance et une grande intensité d'expression la tête intelligente et résolue du magistrat éminent qui ne mettra jamais de gants gris-perle pour expulser les religieuses, mais qui remplit ses délicates fonctions avec autant de tact que de fermeté.

Wertheimer

La Mort de Brutus

Un poète qui connaissait les caprices de la Gloire, non moins cruels que ceux des femmes — mais la gloire n'est-elle pas femme aussi ? a dit en parlant des livres :

Habent su a fata sibelli ?

Les livres ont leurs destinées !

Il en est de même des tableaux...

Voici tantôt quinze ans que M. Gustavé Wertheimer est notre hôte, et c'est pour la première fois aujourd'hui que j'écris son nom.

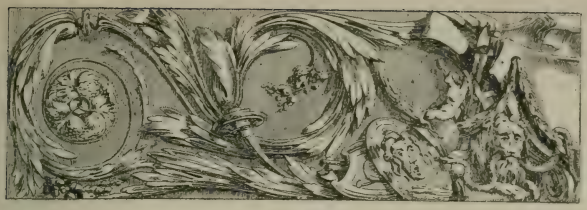
Ce n'est pas faute d'états de services qui le recommandent à l'attention de la critique.

Le *Baiser de la Sirène*, la *Rencontre d'Antoine et*

de Cléopâtre, le *Repas du Roi* (une négresse qui donne à boire à un lion), le *Vaisseau Fantôme*, la *Danse des Sirènes*, la *Fiancée du Lion*, les *Fauves chez Pezon*, la *Chasse infernale*, voilà toute une série d'œuvres vaillantes et méritantes, couvertes de médailles et de diplômes, et qui nous prouvent clairement que M. GUSTAVE WERTHEIMER est quelqu'un.

Ceux-là n'en douteront pas qui regarderont avec quelque attention La *Mort de Brutus*.

Ce Brutus n'a rien du vainqueur des Tarquins, c'est un lion, c'est le favori, c'est le gagne-pain du dompteur, abattu, vaincu par quelque mal secret, succombant peut-être à la nostalgie du désert, couché, masse inanimée, devant la grille de fer de sa loge ouverte, contemplé avec une stupeur douloureuse par le maître auquel il n'obéira plus ; par la femme du dompteur qui lui donne une larme, et par une mignonne fillette tout attendrie, qui regarde sans comprendre, et qui se demande tout bas pourquoi les lions aussi doivent mourir. Il y a, dans tout ce petit drame, je ne sais quelle sensibilité étrange qui finit par vous gagner.



Henri Cain

Au Piano

Je gagerais bien une discrétion que si M. Henri Cain, peintre et mélomane, faisait partie du Corps législatif, soit comme sénateur, soit comme simple député, il ne voterait point l'impôt sur les pianos. Le piano semble, en effet, lui procurer beaucoup d'agrément, et ce n'est jamais lui qui dira :

..... Sonate, que me veux-tu ?

Peur-être quelque censeur morose trouvera-t-il que, dans ce tableau pimpant, l'auditeur est bien près de l'exécutante, et qu'il pourra gêner ses mouvements,

quand il s'agira d'atteindre les notes lointaines de la dernière octave.

Mais, ne soyons pas plus royaliste que le roi. La jolie musicienne ne se plaint pas, si j'en crois le rire éclatant et frais qui entr'ouvre ses lèvres rouges, et fait étinceler l'éclair de ses dents de nacre.

M. Henri Cain sait ce qu'il fait, et l'on ne me persuadera jamais qu'il ait peint ce tableau pour illustrer une édition nouvelle de la *Morale en action*. Mais on m'accordera bien qu'il eût été difficile de peindre avec plus d'entrain, de verve et de brio une page de la vie jeune et heureuse. La petite demoiselle est tout simplement séduisante, en ses grâces élégantes, et celui qui l'écoute, en la regardant, semble si convaincu de ses mérites que personne n'essaiera de les nier. Ce serait peine perdue.

E. Hart

Hart

Un Printemps

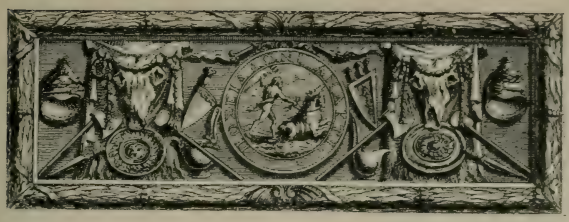
Une matinée de printemps et une fille de seize ans dans la prime-fleur de sa jeune âme qui s'ouvre à la vie, le bon Dieu lui-même ne peut rien faire de plus exquis ni de plus charmant.

Ce doit être l'avis de M. Hart comme le nôtre, car il a consacré toutes les grâces, toutes les recherches et toutes les délicatesses de son pinceau à l'œuvre aimable et bien venue que nous pourrions intituler : la *Jeunesse et le Printemps.*

Rien de plus simple que ce sujet, bien fait pour éveiller en nous les plus souriantes idées.

Une jeune fille est assise sur un banc rustique, dans une pose qu'un poète aurait pu choisir pour elle aussi bien qu'un peintre.

Il y a je ne sais quoi d'attendri dans le mol abandon de toute sa personne ; un de ses bras s'appuie sur le dossier du siège, avec je ne sais quelle langueur mélancolique ; l'autre retombe au long de son corps, la main à demi repliée sur les genoux. La toilette est du meilleur goût, une robe blanche drapée comme une tunique romaine, et qui semble plutôt caresser le corps que le vêtir. Le corsage, à demi décolleté, laisse voir la naissance des épaules, et les fines attaches du col, portant légèrement la tête adorable, couronnée d'une chevelure brune que retient une bandelette argentée. Tout à l'entour, la nature en fête chante et fleurit.



Guillemet

Carrières à Charenton

Notre aimable ami, Antonin Guillemet, est un des collaborateurs les plus assidus, les plus fidèles et les plus dévoués de notre *Paris-Salon*, et ce ne serait de notre part qu'un acte de justice, et de reconnaissance bien méritée, de lui réserver désormais une place d'honneur dans notre recueil, enrichi par lui d'année en année.

Comme tous les artistes vraiment dignes de ce nom, Guillemet a l'imagination féconde et riche; la main souple et facile. Il compte encore parmi les jeunes, et déjà il est à la tête d'un œuvre considérable et varié. Il a été

longtemps le peintre favori de nos rivages de l'Ouest. La Normandie l'a vivement attiré et longtemps retenu. Ses anses, ses criques, ses baies et ses promontoires lui sont familiers comme à quelque vieux loup de mer, ayant erré un demi-siècle de récif en récif, au péril de la mer, sur les rivages de la belle province peuplée jadis par les Scandinaves.

De ces courses fécondes l'artiste a rapporté une foule de projets, d'esquisses et d'études, qui sont devenus des tableaux, aujourd'hui en bonne place dans les plus célèbres galeries des riches amateurs.

Cependant voici que, depuis quelque temps, le jeune maître ambitionne le titre de paysagiste parisien. Il aime la Seine comme un canotier, et c'est avec un rare bonheur qu'il l'a peint sur tous ses aspects, en amont et en aval de la grande ville.

Mais peu de toiles nous ont paru plus véritablement magistrales que ces *Carrières de Charenton*, si large d'aspect et si fines de détails. GUILLEMET est là tout entier, avec sa verve et sa force.

Léon Bonnat

Portrait de sa mère

Si quelque amie indiscrète, ou simplement curieuse, demandait à Madame Bonnat de lui montrer ses pendants d'oreilles, ses colliers, ses bracelets et ses anneaux d'or, elle pourrait, comme la mère des Gracches faire appeler— non pas Tiberius ou Caïus — mais Léon qui les vaut bien, et répondre avec la même fierté que l'illustre Romaine :

« Je n'ai pas d'autre bijou que celui-là. »

C'est qu'elle a le droit, en effet, comme l'autre mère triomphante, de s'énorgueillir de ce glorieux rejeton, par elle enfanté deux fois — dans son âme comme dans ses flancs. De quels soins fut entourée cette précieuse jeunesse ! avec quel dévouement accompagnée partout, dans

les lointains exils, quand l'enfant promis à de si hautes destinées, allait chercher partout les leçons et les exemples, réclamée par sa vocation naissante, et que, peut-être, il n'aurait pas trouvés chez lui.

Mais, entre de nobles âmes, la tendresse d'un côté, la reconnaissance de l'autre, forment ces liens indissolubles que les hasards et les exigences de la vie pourraient parfois détendre — mais jamais briser. Mais, ici, ils ne les ont même pas détendus !

L'affection du grand peintre pour sa mère a tous les caractères d'un véritable culte. Elle n'a pas besoin, cette mère heureuse, de commander pour être obéie. Il lui suffit d'être comprise, et je ne sais rien de plus touchant que cette adoration dans le respect.

Quand Bonnat a pris le pinceau, pour peindre ce tableau, qui restera parmi ses plus belles œuvres, et qui l'égale aux premiers d'entre les maîtres, il a dû éprouver quelque chose du frémissement pieux de ces voyageurs revenus des longs pèlerinages, et qui suspendent devant l'autel *l'ex-voto* promis pendant les jours d'épreuve. Il pourrait maintenant accorder une trève à son éternel labeur, et se dire avec le poète :

Exegi monumentum ! Mais il ne le dira jamais !

T. Bonnor.
1893.

Bouchor

Printemps en fleurs

Je ne sais si nous le devons à cette saison précoce, toute pleine d'enchantements, et pour laquelle la fameuse et redoutée *Lune Rousse* n'a jusqu'ici que des caresses, mais jamais peut-être aucune exposition plus que celle de l'an de grâce 1893 — en dépit du centenaire fatal qu'elle évoque — ne s'est montrée sous un aspect plus idyllique et plus champêtre. On dirait que tous nos peintres rêvent aux champs, comme des élèves de feu M. de Florian, avec Estelle et Némorin, n'ayant plus pour appuie-main qu'une houlette enrubanée, et jouant des airs naïfs

*

sur des pipeaux rustiques, après avoir déjeuné avec du lait sans sucre et du pain bis.

M. Bouchor est, à coup sûr, un de ceux que ces adorables journées de la saison nouvelle ont le plus heureusement inspiré.

Son *Printemps en fleur* est d'un éclat, d'une gaieté, d'un rayonnement bleu, et d'une intensité de vie qui font plaisir à voir.

Au premier plan, dans la campagne ouverte et vaste, les grands pommiers tout fiers de leurs fleurs étoilées, neige odorante du printemps ; à leurs pieds, deux fillettes, une qui tricote, assise sur une souche qui lui sert de siège, tandis que l'autre surveille, d'un œil indolent, le troupeau d'oies qui pique de la blancheur de sa note claire le tapis d'émeraude des gazons frais. Tout cela est doux, agréable et d'une justesse de ton où se reconnaît le vrai coloriste.

Raivot

Quelle main qu'tu choisis

L'ANE, plus malin qu'on ne le pense généralement, et qui emploie la moitié de son esprit à cacher l'autre, pour que son maître ne soit pas tenté d'en abuser, l'âne a toujours joué un certain rôle dans la philosophie moderne. Je dis cela sans faire allusion aux savants professeurs qui m'ont enseigné la morale, la logique et la théodicée.

Tout le monde connaît l'histoire du roussin classique de Buridan.

Ce Buridan (Jean, pour les dames!) était un lettré du XIVe siècle qui, pour prouver l'impuissance de l'être intelligent à se déterminer quand il est placé entre deux

*

attractions d'égale puissance, nous montre un âne mourant de faim entre deux picotins d'avoine, aussi appétissants l'un que l'autre, parce qu'il ne sait vraiment lequel choisir.

Je crois l'argument plus ingénieux que vrai. En tout cas, il a fourni à M. Raivot le sujet d'un très spirituel et très aimable tableautin.

Ici le philosophe est représenté par un blondin de trois ou quatre ans, que nous surprenons au saut du lit, vêtu d'une simple chemise de nuit, et placé en face d'un petit âne, très mignon et passablement malin.

Le bébé cache derrière son dos ses deux mains dont une tient une pomme et l'autre un gâteau.

Quelle main qu' tu choisis?

demande l'enfant au pauvre Aliboron, qui hésite, de peur de faire un mauvais marché.

Tout cela est amusant, et traité avec beaucoup de finesse, de gentillesse et de gaieté.

Debat-Ponsan

Avril

C'est le printemps — c'est *Avril*! La sève gonfle les rameaux, et le sang rajeuni fait battre plus vite le cœur des hommes dans leur poitrine. Il y a des fleurs et des chansons partout.

« *Nunc viret omnis ager!* »

C'est le moment où il fait bon vivre, et où l'on voudrait aimer!

M. Debat-Ponsan excelle à rendre ces jeunes sourires de la saison nouvelle, et je lui dois, à chacun des Salons qui se succèdent, depuis qu'il expose, des impressions vraiment heureuses.

Chaque fois que je vois un tableau de lui, je crois lire une églogue de Virgile, ou une idylle de Théocrite. Qu'il n'attende pas de moi d'autre éloge : celui-là doit suffire.

Mais si notre artiste aime la Nature, il ne lui déplaît pas de l'animer par le contact et la présence de l'homme. Il se souvient du mot charmant de La Fontaine,

« Les jardins parlent peu !

Et, comme il ne lui déplaît pas de pouvoir faire, de temps en temps, un bout de conversation, il a toujours soin de placer un ou deux personnages dans un coin de ses tableaux.

Ainsi fait-il cette année encore.

Si, dans sa prairie toute en fleurs, les troupeaux çà et là, paissent l'herbe tendre, au premier plan, un couple très jeune rêve en regardant vaguement quelque part.

Tout cela est bien vu, bien juste de ton, et enlevé de cette brosse légère et facile que manie si agréablement M. Debat-Ponsan.

Jules Breton

La Dinde de Noël

Je range Jules Breton parmi les heureux de ce monde. Depuis les premiers matins de sa jeunesse en fleur jusqu'au radieux midi de sa maturité savoureuse, il a toujours suivi, d'un pas égal et ferme, la ligne droite qu'il s'était tracée à lui-même tout d'abord, et le succès le plus constant n'a jamais cessé de récompenser chez lui le travail le plus opiniâtre. C'est un rude abatteur de besogne, et l'on peut dire de lui qu'il compte ses jours par ses œuvres. Pas une galerie de quelque importance qui ne se glorifie d'une page de ce maître aimé. Il semble qu'avec

lui il serait impossible de séparer l'homme de l'artiste, et l'on éprouve une égale et pareille sympathie pour l'œuvre et pour l'ouvrier.

Vivant presque toujours à la campagne au milieu d'une population saine, honnête et robuste, c'est à elle que le peintre emprunte ses types préférés. Mais il possède à un trop haut degré le sentiment de son art pour se contenter d'en prendre une copie servile. Il les interprète ; il en extrait ce que j'appellerai volontiers la vérité idéale, et il en fait des types qui restent dans nos souvenirs. Je n'affirmerai pas que ses paysannes soient toujours telles qu'il les fait ; mais j'ose dire que c'est ainsi qu'elles devraient être.

La vie pittoresque de nos campagnes n'a pas un historien plus autorisé que celui-ci. Il l'écrit avec des pinceaux qui valent toutes les plumes du monde. C'est du Georges Sand en peinture.

Jules Breton
Courrières · 1893

Adrien Demont

Don Quichotte

Monsieur Adrien Demont, l'heureux gendre de Jules Breton, a conquis, très jeune encore, une situation des plus enviables.

La renommée lui est venue quand il était très jeune encore, et qu'il avait le droit de se montrer sensible à ses douceurs. C'est le moment où elles nous sont le plus précieuses. On aime moins la gloire, quand on a été obligé de faire antichambre chez elle.

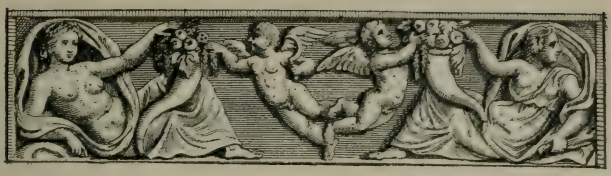
M. Adrien Demont, pour qui son art n'a plus de secrets, et dont l'exécution matérielle fait un virtuose très

*

sûr de lui. Comme tous ceux qui ont tout à la fois le sens poétique et le sens historique du passé, il possède une grande puissance d'évocation, et son pinceau, comme la plume inspirée des grands historiens, ressuscite pour nous les siècles évanouis.

Rien de plus simple et de moins complexe, au premier regard, que ce tableau intitulé *Don Quichotte* : Un vaste tableau sur les hauteurs de quelque sierra dénudée; un homme maigre sur un cheval efflanqué, et un homme gras sur un âne rétif. Et c'est tout.

Mais une impression se dégage de cet ensemble, tout réduit qu'il soit à sa plus simple expression. Ce guerroyant bardé de fer, la salade en tête, la lance au poing, le bouclier au bras, chevauchant dans l'immense solitude, reporte tout à coup notre esprit vers cette chevalerie errante, si grande malgré ses ridicules et ses erreurs, qui promenait la justice de Dieu sur la terre, châtiait le crime, et protégeait ces deux sœurs persécutées, la faiblesse et la vertu.



Crès

La Médaille militaire

La gloire est belle quand elle vient aux jeunes, qui n'ont eu ni la peine ni l'ennui de l'attendre.

Ce fut le cas du vaillant *Pichon*, qui obtint la médaille militaire, bien avant son premier diplôme. Il fut un héros avant d'être un bachelier — quand tant de bacheliers ne sont pas des héros.

C'était pendant l'année terrible ; l'année de la défaite et de la misère ; de la honte et du désespoir ; l'année fatale et maudite ; l'année du sang et des larmes. Mais, dans ce grand deuil qui s'abattit sur la France, avec la violence et la soudaineté d'une tempête, et qui l'enveloppe

encore, la Patrie mutilée eut parfois quelques mouvements de légitime orgueil, en apprenant que quelques-uns de ses fils s'étaient montrés dignes de leurs aïeux, par l'intrépidité de leur courage ou la fermeté de leur résistance. Pour ceux-là, elle n'avait ni trop d'éloges, ni trop d'acclamations, ni trop de récompenses!

Il était jeune ce lycéen — l'*élève Pichon*, comme on dit dans la langue officielle de notre bonne maman l'Université — *Alma Parens*, — ainsi qu'elle aime à s'appeler elle-même, quand sa belle conduite devant l'ennemi lui valut une citation à l'ordre du jour de l'armée, et cette médaille militaire qu'on ne donne qu'aux soldats et aux maréchaux de France.

M. Crès a très bien rendu cette petite scène dont la simplicité ne manque pas de grandeur, et à laquelle la grande jeunesse — je dirais presque l'enfance — de ses principaux acteurs, donne tout de suite quelque chose de touchant. J'ajoute, pour être juste, que l'exécution de M. Crès est tout à la fois nette et brillante. C'est là une bien jolie page.

Roybet

Propos-Galants

ROYBET est aujourd'hui le grand virtuose de la lumière. Il tient la couleur dans sa main, et la répand à son gré sur ses œuvres, traitée par une brosse magique, où le clair et l'obscur s'accordent dans la plus puissante et la plus savante harmonie. Il fait chanter les notes de sa palette comme Gounod ou Massenet les voix de leur orchestre. Il ne saurait paraître dans une exposition sans grouper aussitôt la foule autour de lui. Ses tableaux sont la joie des yeux sensibles aux belles et riches tonalités, et dont la pupille s'égaie devant le rayonnement de ces gammes chatoyantes.

Avec la parfaite intelligence d'un homme pour qui son art n'a plus de secrets, et qui sait tout le parti qu'il peut tirer de ses ressources, M. Roybet est toujours très heureux dant le choix de ses sujets — j'allais dire de ses motifs. Il n'adopte que ceux qui lui permettent de développer les richesses de son pinceau et les splendeurs de sa palette.

Ainsi fait-il encore aujourd'hui, avec ces : « *Propos galants* » qui, au premier abord, pourraient paraître au moins bizarres à quelques uns ; mais qui lui ont fourni l'occasion voulue de faire étinceler les ors et chatoyer les velours. Un seigneur du temps de Louis XIII, mais qui ne me semble pas avoir fréquenté les ruelles des *Précieuses*, débite ses fadaises à une plumeuse de dindons, qui le plumerait bien à son tour. Avec M. Roybet, le sujet n'est rien, et l'exécution est tout — et l'on peut dire que, dans les *Propos galants*, l'exécution est parfaite.

Mme Virginie Demont-Breton

La Forge

Bon sang ne peut mentir! dit un vieil adage. Si les partisans de l'atavisme, cette doctrine qui n'est pas nouvelle, mais qu'une théorie récente a remise à la mode, ont besoin d'un exemple saisissant, pour appuyer leur hèse, ils peuvent le demander aux œuvres de Madame Virginie Demont-Breton.

On sait que l'auteur de *La Forge*, et de tant d'autres tableaux, qui se sont si promptement emparés de la faveur publique, est la fille de Jules Breton, le plus poétique de nos peintres, dont nous suivons, depuis bientôt quarante ans, la route semée d'étapes glo-

rieuses, et dont les deux-mondes se disputent les œuvres. Le père, sans rien perdre de son patrimoine, a déjà donné à sa fille, par avancement d'hoirie, une jolie part de son remarquable talent.

Sans jamais sacrifier ses grâces féminines, Madame VIRGINIE DEMONT-BRETON se fait remarquer par une entente très claire, très nette et très énergique des sujets qu'elle a choisis. Elle les conçoit bien, et les traite avec une rare vigueur.

J'ai été tout de suite attiré, et le public ne le sera pas moins que moi, par ce joli tableau de *La Forge*, si solidement, si fermement peint, d'un modelé si sur et d'une puissance de relief si remarquable. Ajoutez l'honnêteté si profonde de ce petit monde d'honnêtes gens, a qui le grand Millet sourirait avec bonheur.

Quelle naïveté de tendresse dans cette jeune mère portant son enfant dans ses bras, et quel brave homme que ce père, tout jeune encore, et pour qui l'Univers commence à sa femme et finit à ses petits ! Voilà qui fait plaisir à voir !

Émile Adan

A travers Champs

Depuis le Salon de je ne sais plus quelle année, où M. Émile Adan avait peint avec tant d'élégance, une si exquise distinction, et une sensibilité si juste et si communicative, une jeune femme rêveuse et mélancolique, assise sur le banc solitaire d'une terrasse dominant la campagne au loin, je me suis dit :

« Celui-là est mon homme !... »

Si bien mon homme, en vérité, que je le cherche avec

un intérêt sincère et une curiosité vive dans toutes nos expositions, et que, là ou je ne le trouve pas, je sens qu'il me manque quelque chose.

Cette année, je l'ai trouvé, et comme je n'ai pas le bonheur égoïste, je partage celui-ci avec mes lecteurs, très persuadé que l'on jouit surtout de ce que l'on a donné.

A travers champs ! c'est le titre du tableau de M. Émile Adan, très simple de composition, très grand d'allure, et valant surtout par l'impression poétique qu'il vous laisse dans l'âme.

Il y a peu de détails, pourtant, dans ce tableau qui semble immense. M. Emile Adan n'encombre pas ses cadres. Mais avec quel soin, quelle intelligence et quelle habileté tout est choisi, pour concourir à l'heureux effet de l'ensemble ; depuis la femme du premier plan, dont on n'aperçoit que le profil perdu, jusqu'à cette ligne de pommiers fleuris — incertaine limite de l'horizon.

L'heure est bien indiquée ; la nuit descend, apportant le repos à la terre fatiguée, et c'est avec le recueillement d'une joie intime que l'on goûte cette sérénité d'un beau soir.

M. Braun a voulu, comme nous, reproduire cette belle œuvre.

Henri Pille

Les gens de Bâle fêtant leur centenaire

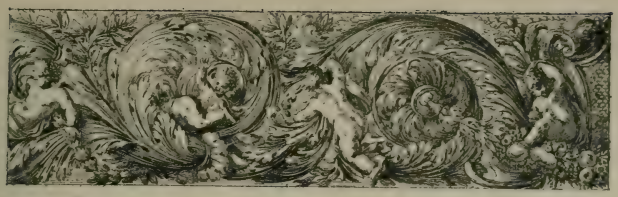
HENRI PILLE est, à coup sûr, un des esprits les plus féconds, et aussi une des mains les plus habiles de notre temps.

Un peu partout, au hasard de son inépuisable fantaisie, il sème à travers le monde des compositions toujours piquantes, pleines de verve, et d'une originalité qui, au lieu de se lasser, se transforme et se renouvelle de jour en jour. C'est le Gustave Doré de sa génération. Il a de son illustre devancier la riche imagination, l'exécution facile et brillante, et cette verve gauloise et rabelaisienne, qui

*

fait de lui le peintre ordinaire de la vie joyeuse et des gais compagnons qui la mènent à grandes guides, — j'allais dire à grandes choppes.

Très curieux et très fantaisiste dans ses inventions architecturales, que, plus d'une fois, j'aurais voulu voir traduire dans les œuvres vives de la pierre et du marbre, il possède, quand il traite le masque humain, une puissance d'imagination créatrice qui se renouvelle dans chacune de ses œuvres, de façon à nous présenter une variété de types que nous rencontrerions malaisément dans les créations des autres artistes contemporains. Ces bons habitants de Bâle, cherchant prétexte à *beuvrie* dans la célébration de quelque centenaire patriotique (celui de leur entrée, en 1501, dans la ligue des Cantons Suisses), nous présentent une série de têtes d'une impression et d'un rendu que le grand portraitiste hollandais *Franz Halls* n'aurait pas désavoués.



Moreau de Tours

Au Cabaret

Monsieur Moreau est du même pays que Balzac, et Rabelais a passé de beaux jours non loin de la ville à laquelle notre artiste eut l'heureuse idée d'emprunter la moitié de son nom. Il n'est pas l'ennemi des contes drolatiques ; Grandgoussier, Pantagruel et Gargantua sont ses familiers, et, s'il avait à recommencer ses études, il postulerait pour entrer dans les novices de l'abbaye de Thélème.

Mais, c'est un galant homme, et, en sa compagnie, il ne nous déplairait pas d'aller, avec ses modèles passer une heure ou deux au cabaret.

Son cabaret n'est pas l'odieux *Assommoir*, où l'on boit l'alcool empesté, sur le zinc puant des mastroquets. C'est une guinguette pimpante et fleurie, comme les tonnelles de Romainville et des Prés Saint-Gervais, à la saison des lilas en fleurs. Et l'on y sable les jolis petits vins de France, les flacons d'Arbois, couleur des rubis pâlis, les vins d'Anjou, qui sentent la framboise, et les petits blancs de Saumur, qui pétillent comme s'ils venaient d'Ay et d'Épernay. Les buveurs sont des mousquetaires et des gardes françaises, portant leurs jolis uniformes avec des grâces coquettes, et servis par des blondes aux yeux noirs, qui circulent autour des tables avec une désinvolture que nous ne saurions demander à nos garçons portant moustaches, veste courte et tablier relevé.

Ajoutez, ça et là, dans les cabinets de verdure, où l'œil pénètre librement, toutes sortes de types aimables, qui plaisent, et que l'on aimerait à rencontrer même ailleurs qu'au cabaret.

Johannès Son

Les Bords de l'Ain

Il nous vient de sa province, cet aimable Johannès Son. Sa studieuse jeunesse s'y passe — j'allais dire s'y consume — dans le silence et la solitude — n'ayant pour consolation que ses pinceaux, et pour bonheur que la Nature qu'il adore, et dont je puis dire qu'il est aimé. Tantôt il lutine la Flore lacustre, reine paisible du grand marais des Dombes ; tantôt il va faire sa cour à l'Aurore — à son âge il faut bien faire la cour à quelqu'un ! — sur

les bords fleuris de l'Ain, rivière inspiratrice, qui donne son nom au département, et des motifs de tableaux à Messieurs les paysagistes.

Celui-ci est donc un élève de la Nature, bien plus que des Maîtres, et dans son exil, loin des écoles qui, de nos jours, sont souvent des coteries, il ne lui a pas suffi de frapper une fois aux portes du SALON pour les voir s'ouvrir — mais il a la persévérance et la foi et le *labor improbus*, et maintenant qu'avec son joli tableau des *Bords de l'Ain*, il affirme son talent très fin, le voila des nôtres pour longtemps. Le *Paris-Salon* veut être des premiers à lui souhaiter la bien venue — et c'est très cordialement qu'il le fait.

Basil Joseph

Bail

Besogne faite

Je ne sais pas si le jeune drôle, dont M. Bail vient de se payer la tête, se mettra en grève, le 1er Mai, pour obtenir la journée de huit heures; mais j'ai rarement vu une figure de vaurien qui marque plus mal. Quel mauvais électeur quand il aura ses vingt-et-un-ans. En voilà un qui ne votera pas pour le rappel des sœurs. Si l'on pouvait le faire fondre dans un creuset, ou le livrer à l'expertise du Laboratoire Municipal, on trouverait, comme résidu, une pure essence de voyoucratie, dont je ne conseillerai pas l'injection sous la peau des jeunes générations mal élevées qui grandissent autour de nous.

Voyez-le plutôt, affalé sur sa chaise, vautré dans la

paresse de sa pose, et fumant, les mains dans ses poches, la cigarette des vicieux précoces.

M. Bail a dépensé une incontestable somme de talent dans l'exécution d'un sujet par lui-même peu sympathique. Il a su donner un puissant relief à son odieux bonhomme, et tous les accessoires de son office, les tasses, le sucrier, les plats, les assiettes, le vase à rafraîchir les bouteilles, où dort la mousse captive du champagne, tout cela est peint d'une main sûre d'elle même, et dans la gamme demi-deuil — c'est *noire* et *blanche* que je veux dire — à laquelle Ribot a su donner parfois tant de puissance et d'intensité !

Beyle

Le Rétameur

Monsieur Beyle, qui peut nous montrer de sérieux états de service, s'est voué, depuis longtemps déjà, à l'étude des types populaires. Le métal qui brille dans la cuisine étincelante des ménagères dont la propreté est le premier luxe, exerce sur lui un pouvoir de fascination. Il l'attire comme le miroir perfide attire l'alouette — mais il est trop malin pour se laisser mettre du plomb dans l'aile, au lieu de se faire prendre, c'est lui qui prend les autres.

Il trouve là, en effet, le sujet de petits tableaux d'inté-

rieur, d'un ton très puissant, et d'une harmonie très soutenue, qui font la joie des amateurs.

Tout le monde se rappelle la jolie toile, exposée en 1890 sous ce titre *la Corvée des Cuivres*, dont les effets de coloration étaient particulièrement réussis.

Cette année encore, M. Beyle revient à ces types populaires qui lui portent presque toujours bonheur.

Entendons-nous pourtant ! avec M. Beyle, *populaire* ne veut pas dire *trivial* et *commun*. La vulgarité n'est jamais son fait. Il est de ceux qui croient que l'Art peut tout enoblir — et il le prouve par son exemple.

Ce rétameur, qui s'en va, criant son industrie par les rues, a une tournure de *trovatore* italien, au choix porte-faix ou demi-dieu, et s'il chantait le *Miserere* sous vos fenêtres, peut-être, chère Madame, viendriez-vous bientôt vous accouder au balcon.

Buland

Flagrant délit

On rapporte dans les bons livres — c'est, je crois, dans la *Morale en action* que je l'ai lu — que les Lacédémoniens, pour inspirer à leurs enfants l'amour de l'eau claire et l'horreur de l'ivresse, donnaient à leurs esclaves, une fois par an, le régal forcé d'une griserie générale, et les lâchaient ainsi par les rues, quand ils avaient perdu l'usage de leurs jambes et de leur tête.

Les petits spartiates, futurs héros des Thermopyles, commençaient par rire en voyant tituber ces hôtes dignes du fouet, et bientôt, par haine et par dégoût du zig-zag, se juraient à eux-mêmes de ne jamais noyer leur raison dans

les coupes perfides — ce qui les empêcherait de marcher droit.

J'imagine que M. Buland a dû céder à la même inspiration quand il a peint son *Flagrant Délit.*

Oui, vraiment, il nous donne une triste idée de la corruption humaine, en nous montrant à quel point de dégradation le vice peut nous faire descendre, et en nous prouvant qu'il n'est besoin ni de poésie ni de beauté pour nous faire commettre le péché d'amour, en temps prohibé.

On se demande en frémissant où la garde qui veille, non pas aux barrières du Louvre, mais à la pudeur et aux bonnes mœurs, a pu ramasser ces misérables épaves des remparts et des carrières. Nous les retrouverons à la *Correctionnelle.* Ces figures de pierreuses et de chenapans sont, du reste, curieusement étudiées, et par un homme au fait de leurs habitudes et connaissant tous les mystères de leur physionomie vicieuse.

Baschet

Sarcey et sa famille

C'est pourtant vrai que Sarcey est marié !

On ne le croirait peut être pas en lisant ses articles du *Temps*. Ses feuilletons ont toujours une allure célibataire, et la plume qui court si joliment le long des douze colonnes d'un journal grand format ne nous semble avoir rien de commun avec le pot-au-feu conjugal.

Eh ! pourtant, rien n'est plus vrai ! la scène n'est plus à faire : elle est faite !

Hâtons-nous de dire à la louange de notre sympathique confrère qu'il n'a pas profité de la grande publicité dont

il dispose pour apprendre *urbi et orbi* qu'il avait allumé, les torches de l'hyménée (soyons classiques!) Il s'est bien gardé de rééditer le trop fameux feuilleton du *Critique marié*, qui fit un tel tapage dans Landerneau, il y a quelques cinquante ans!

Le mariage n'en est pas moins complètement consommé, témoin cette jolie enfant, enrubannée et pomponnée, mais d'une si parfaite tenue qu'elle mangera toujours maintenant à la table des grandes personnes.

La femme est là, à demi tournée vers le spectateur, toute charmante en ses grâces printanières, une blanche aux yeux noirs, comme les aimait et les chantait André Chénier, le poète de la Jeunesse et de l'Amour.

Quant au bon Sarcey, l'heureux mari, il a l'air d'un gros chanoine qui digère un bon dîner, avec la béatitude épiscopale qui prédispose au doux sommeil.... Corbleu! confrère, quand on a une jolie femme comme celle-ci, on ne doit pas dormir à table,... ni ailleurs.

Eugène Delacroix

La Lutte pour la Vie

Si l'auteur de *la Lutte pour la Vie* avait eu en naissant le pressentiment de ses futures destinées, je suis bien persuadé que sa langue se serait déliée avant même que la sage-femme ne lui eût coupé le filet, et qu'il aurait prié le rédacteur des actes de l'État-Civil de l'introduire dans la vie avec un nom moins difficile à porter pour un peintre, que celui sous le poids duquel tout autre que lui succomberait.

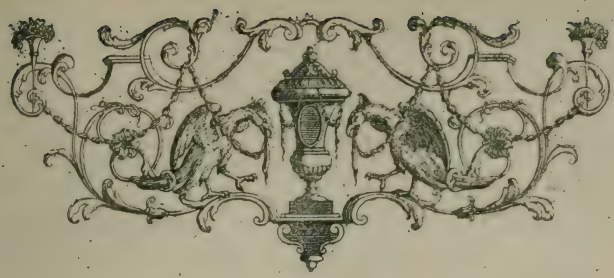
*

Eugène Delacroix ! Ces quelques syllables réveillent en nous les souvenirs les plus glorieux de l'Art moderne, et condamne le peintre qui en accepte le lourd héritage à subir d'écrasantes comparaisons.

Notre artiste n'a pas reculé devant ce péril. Il semble, au contraire, y avoir puisé la force et l'audace dont il avait besoin pour créer des œuvres aussi puissantes que celles dont nous offrons aujourd'hui la reproduction aux lecteurs du *Paris-Salon*.

Cette barque, livrée au péril de la mer, évoque en nous la grande vision de deux autres barques d'un autre Delacroix la *Barque de Dante* et la *Barque de Don Juan*. Mais l'œuvre du jeune maître moderne ne pâlit point devant celle de son immortel devancier.

Je ne sais rien de plus terriblement dramatique que cette *Lutte pour la Vie* — le dernier mot de notre âge de fer où le fort tue le faible, où l'homme sacrifie la femme, et où la peur de la mort fait que l'on n'est plus digne de vivre.



Georges Weiss

Le Madrigal

Le *Madrigal* est comme le sonnet. Quand il est leste et pimpant, poétique, galant et bien tourné, il vaut à lui seul tout un bon poème.

Mon regret, et il est vif, c'est de ne pouvoir entendre les paroles de celui qui a fourni à M. Georges Weiss le sujet de son tableau. Il doit être charmant, si j'en juge par le plaisir qui se lit sur les visages et sur les physionomies des personnages qui l'écoutent.

Celui qui le débite, un beau cavalier Louis XV, tout de blanc vêtu, et coiffé d'un chapeau-lampion, très élégant

de pose et de tenue, de tournure svelte et désinvolte, à l'air si profondément convaincu qu'il doit convaincre à son tour la belle marquise — c'est peut-être une comtesse — en tout cas, une femme *de la haute*, — qui l'écoute, appuyée à son balcon.

Le tableau est, du reste, très bien composé, et venu à souhait.

Nous sommes dans la cour d'un de ces jolis cabarets du XVIIIe siècle, que les gens du bel-air aimaient à fréquenter, et auxquels les architectes du temps excellaient à donner toutes les apparences d'un théâtre — scène en plein air où l'on jouait gaiment la comédie de l'Amour. Tous les personnages sont amusants, bien à leur affaire, et on ne les imaginerait point autrement qu'ils ne sont, tant ils ont d'entrain, de verve et de brio. C'est peut-être qu'ils sont heureux de se voir si bien peints.

Rochegrosse

Pillage d'une ville par les Huns

Ame curieuse, vivant plutôt dans le passé que dans le présent, M. Rochegrosse, est hanté par les grandes visions de l'histoire. Avec une incontestable puissance, et une intelligence rare des temps évanouis, il nous fait assister aux scènes les plus saisissantes de cette lamentable tragédie humaine qui, depuis soixante siècles, déroule ses actes ininterrompus au fond de cette vallée de larmes que Dieu nous a donnée pour séjour.

Nous avons encore présente à l'esprit l'impression si profonde produite, l'an passé, sur le public du Salon par

cette composition immense, mais si bien ordonnée que l'on n'en perdait aucun détail, et qui représentait d'une façon si saisissante, *La Dernière nuit de Sardanaple*, brûlé avec ses femmes sur le bûcher que lui-même avait allumé de ses mains royales.

Nous retrouvons la même grandeur sauvage dans le tableau que M. Rochegrosse expose aujourd'hui sous ce titre :

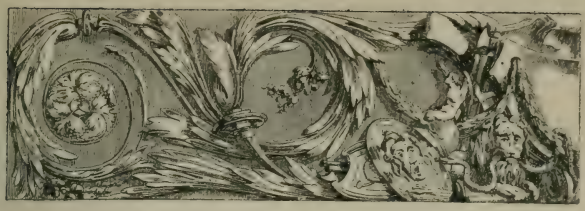
Pillage d'une Ville par les Huns.

M. Rochegrosse, dans cette toile, qui est une des attractions du Salon, a rendu avec une farouche énergie un de ces dramatiques épisodes qui durent se renouveler tant de fois pendant la terrible période des *Invasions.*

Ses barbares se ruent sur l'Empire romain, incapable de se défendre, comme des fauves sur leur proie. Le meurtre, le pillage, la violence, la mort sous toutes ses formes :

Plurima mortus imago,

contrastant avec les élégances exquises de la civilisation romaine, tel est le sujet fécond et magnifique, traité par M. Rochegrosse, et dans lequel il déploie un talent qui s'affirme de jour en jour avec une maestria supérieure.



Cormon

Les Grenadiers de la Garde à Essling

Nous n'abusons pas des tableaux de batailles. C'est un principe chez nous. Nous estimons qu'il en est de ces tableaux-là comme des batailles elles-mêmes, auxquelles personne ne comprend rien — excepté le général en chef... et encore, pas toujours ! Le simple soldat, naturellement, n'y voit que du feu — encore trop heureux quand il ne le voit pas de trop près ! Les officiers, même dans les grades supérieurs, ne connaissent que les mouvements très particuliers de la compagnie, du bataillon ou du régi-

ment auxquels ils appartiennent. Mais le plan de l'affaire, et ses grandes lignes décisives, leur échappent presque toujours complètement, et il leur arrive souvent, quand les clairons sonnent la retraite, comme ils avaient sonné la charge, que ces braves, qui ont tant peiné, ne savent pas au juste s'ils sont vainqueurs ou vaincus. Trop heureux s'ils retrouvent leurs bagages, et s'ils peuvent manger la soupe !

Ces idées, trop justes, hélas ! commencent à se faire jour dans l'esprit des artistes, et le tableau de bataille devient de plus en plus rare dans nos Salons contemporains. Ce n'est pas de là que souffle le vent.

Mais, il y a des exceptions partout—ne fût-ce que pour confirmer la règle, et notre théorie, qui, d'alileurs, peut être combattue, n'a pas empêché M. Cormon de consacrer aux *Grenadiers de la Garde*, à Essling, une page toute vibrante d'héroïsme, et où l'on sent passer ce grand souffle guerrier qui gonfle les ailes de la Victoire.

RV68 18